

Les langages dans le Pantagruel de Rabelais, chapitre IX

Autor(en): **Elikan, Marc**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Colloquium Helveticum : cahiers suisses de littérature générale et comparée = Schweizer Hefte für allgemeine und vergleichende Literaturwissenschaft = quaderni svizzeri di letteratura generale e comparata**

Band (Jahr): - **(1987)**

Heft 6

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1006673>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Marc Elikan

LES LANGAGES DANS LE *PANTAGRUEL* DE RABELAIS,
CHAPITRE IX.

Le texte dont il va être question ici est à bien des égards paradoxal¹. La problématique rabelaisienne de la communication, que ce soit dans l'épisode de l'écolier limousin ou dans celui de la première apparition de Panurge, soulève de nombreuses questions et difficultés qui permettent diverses interprétations, pas toujours convergentes.

La parole semble mener un double jeu, tantôt acquise aux règles de transparence de la communication, tantôt livrée à des forces qui l'affranchissent de toute tutelle. La parole rabelaisienne ne fait souvent qu'ajouter sa propre énigme au cours embrouillé des choses. Elle est vouée à la différenciation des individus: Pantagruel ne parle pas comme Panurge, par exemple.

On pourrait considérer Panurge comme un simple emblème de l'ivresse créatrice lors de sa rencontre avec Pantagruel. En effet, cette rencontre s'effectue sur la même base d'incompréhension (en tout cas de prime abord) que celle de l'écolier limousin. Tandis que ce dernier pratiquait la contamination des langues, Panurge se livre à une juxtaposition qui n'est pas sans révéler l'étrange inculture linguistique de Pantagruel et de ses compagnons. Le paradoxe veut ici que Pantagruel, jeté dans une croissante perplexité, taxé d'ignorance par les discours de Panurge, demande à ce dernier de rester en sa compagnie et lui propose son amitié. La rencontre repose-t-elle uniquement sur l'acte ludique de différer la communication, ou n'est-elle qu'un simple jeu phonique et parodique? Ne faudrait-il pas tenter de "rompre l'os et sugcer la substantificque mouelle"² ?

1 L'édition que nous utilisons comme référence est celle de 1542, dernier texte revu par Rabelais. Nous citons d'après l'édition de P. Jourda, Rabelais, *Oeuvres Complètes*, vol. 1, Paris, Garnier, 1962.

2 *Gargantua*, prologue, éd. Jourda, p. 7.

L'utilisation de passages en langues étrangères, pour faire des citations, montrer un aspect particulier d'un personnage bien défini, est assez courant. Dans le passage qui nous intéresse, il n'y a cependant pas qu'une, voire deux ou trois langues étrangères ou imaginaires: il y en a treize. La diversité des langues dans ce chapitre implique, nous semble-t-il, plus qu'un simple aspect ludique et nous avons pour dessein d'ouvrir la boîte et de trouver à l'intérieur "une drogue celeste et inappreciable"³. Ce texte a déjà intéressé de nombreux critiques (dont L. Sainéan⁴, E. Pons⁵, et L. Hermann⁶).

Pour entrer dans la problématique que soulève le chapitre IX du *Pantagruel*, il est nécessaire de mentionner deux textes tirés de la Bible⁷ et qui ont une grande importance pour l'étude des langues au

3 *Gargantua*, prologue, éd. Jourda, p. 6.

4 Lazare Sainéan, *La Langue de Rabelais*, Paris, E. De Boccard, 1922-1923, 2 vols., et "Remarques sur la langue de Rabelais", *Revue des Etudes Rabelaisiennes*, 1903-1912, passim, et particulièrement, vol. VI, pp. 286 sq. et vol. X, pp. 462-475.

5 Emile Pons, "Les Jargons de Panurge", *Revue de Littérature Comparée*, 1931, pp. 185-218.

6 Léon Hermann, *L'Utopien et le Lanternois*, Paris, Nizet, 1981.

7 *Genèse*, II, 19 (trad. Zadoc Kahn, Paris, Colbo, 1966): "L'Eternel-D. avait formé de matière terrestre tous les animaux des champs et tous les oiseaux du ciel. Il les amena devant l'homme pour voir comment il les nommerait: et telle chaque espèce animée que l'homme aura nommée, c'est là son nom". Adam va donner un nom aux animaux: le nom doit correspondre à la nature, au sexe et à l'espèce de chaque créature. L'homme a la faculté de reconnaître la nature des choses et de leur donner un nom. Il ressort de ce premier texte que la langue originelle était parfaite, pure, universelle et unique. — *Genèse*, XI, versets 1 et 6 à 9: "Toute la terre avait une même langue et des paroles semblables (...). Et Il dit: "Voici, ils sont un seul peuple et ont tous la même langue: voici ce qu'ils ont pu commencer par faire, et maintenant ne se dressera-t-il pas devant eux un obstacle à ce qu'ils projettent d'entreprendre? Allons, descendons! Et ici même, confondons leur langage, de sorte que l'un n'entende pas le langage de l'autre." "L'Eternel les dispersa de ce lieu sur toute la face de la terre et les hommes renoncèrent à bâtir la ville. C'est pourquoi on la nomma Babel, parce que là le Seigneur confondit le langage de toute la terre; et de là, l'Eternel les dispersa sur toute la face de la terre." Le changement important qui a lieu ici est la perte de la langue unique, sainte. Le principe de la vérité objective est changé, remplacé par la conception subjectiviste qui est imprégnée d'arbitraire.

XVI^e siècle, comme l'a magistralement montré Claude-Gilbert Dubois⁸. Ils permettent l'élaboration d'une théorie cohérente du langage et donnent une assise théologique à la recherche qui préoccupait beaucoup de savants de ce temps.

La langue originelle était parfaite, pure, universelle et unique. La langue parfaite est celle dont les mots exposent la nature des choses. Le verbe a un caractère créateur que l'homme perd une fois chassé du paradis. Le XVI^e siècle a une nostalgie particulière de cette adéquation du mot et de la chose. Le mot, en effet, n'exprime plus qu'une infime partie de la réalité, de l'être même de la chose.

S.-R. Hirsch a montré⁹ que la langue originelle avait une grande pureté, la simplicité et une structure hautement intellectuelle. La langue sacrée a un caractère de vérité objective. La désignation des personnes ou des objets n'exprime pas, comme dans les autres langues, un rapport subjectif de l'homme et des éléments qui l'entourent, reposant sur la perception de ses sens, mais plutôt un concept objectif, indépendant de toute contingence personnelle, ce qui lui confère une valeur plus absolue, en comparaison de l'approximation relative des langues existantes.

Les deux textes de la Bible cités dans la note 7 nous montrent la "chute", le passage d'un langage universel, parlé et compris par tous les hommes, à des langages limités et divisés, exprimant chacun une petite parcelle du génie collectif. Ce problème va préoccuper beaucoup d'humanistes et nous en trouverons des échos dans le *Tiers Livre*, chapitre XIX¹⁰. La nostalgie d'une langue où le signifiant coïnciderait avec le signifié est toujours présente. Beaucoup ressentent le sens dramatique de l'univers réel et de l'univers verbal, réduisant l'homme à n'avoir par le langage aucune prise sur le réel.

Pour les humanistes, il est important de surmonter le sentiment de chute dû à l'épisode de Babel. Une attention toute particulière est portée sur le langage des enfants et des sauvages. Un état "naturel" est supposé chez tous les hommes et cet état serait identique à celui

8 Claude-Gilbert Dubois, *Mythe et Langage au XVI^e siècle*, Bordeaux, Ducros, 1972.

9 S.R. Hirsch, *Pentateuch translated and explained by*, 5 vol., London, Soncino Press, 1958-1962.

10 *Tiers Livre*, éd. Jourda, pp. 479-480.

du premier homme, encore en contact avec le divin. Rabelais a, lui aussi, repris l'anecdote d'Hérodote¹¹ concernant le roi Psammétic.

Rabelais évoque donc la recherche de la langue première (épisode de Psammétic) et démontre, d'un autre côté, qu'à un moment donné le langage est incapable de transmettre une quelconque signification et que le geste aurait alors plus de possibilités que lui.

Le chapitre IX du *Pantagruel* a-t-il quelque chose à voir avec cette problématique? Avant de répondre à cette question, nous désirons en élucider une autre: Rabelais est-il le premier à écrire un texte en plusieurs langues?

Gustave Cohen¹² a montré que les discours de Panurge interpellant Pantagruel en plusieurs langues ont de nombreux précédents, dont des Mystères et la *Farce de Maître Pathelin* (sc. 5). Pathelin, qui veut tromper le marchand de drap qu'il a volé, feint de délirer. Pour donner au marchand l'impression qu'il délire vraiment, il utilise divers langages. Cette fantaisie verbale permet à Pathelin de révéler sa pensée et de la dissimuler en même temps. La langue a un sens, mais le cache parfois. Cette langue devient une arme efficace dans le combat journalier pour la vie.

Rabelais a bien connu la *Farce de Maître Pathelin* et la cite à plusieurs reprises dans son oeuvre. Il est fort possible que Rabelais s'en soit inspiré pour l'étalage polyglotte du chapitre IX, comme l'affirme Omer Jodogne¹³.

Le chapitre IX est beaucoup plus qu'une simple parodie ou imitation de la *Farce*. Si nous comparons rapidement les chapitres VI et IX du *Pantagruel*, nous remarquons que Pantagruel, en face de l'écolier limousin qui écorche le français, s'emporte, tandis qu'en face de Panurge, qu'il ne comprend pas, il ne s'offusque pas le moins du monde et propose immédiatement à Panurge son amitié.

Le chapitre VIII précède directement celui où Panurge fait étalage de ses connaissances linguistiques et il contient la fameuse lettre de Gargantua à son fils Pantagruel. Le programme d'étude

11 Hérodote, *Histoires*, II,2.

12 Gustave Cohen, "Rabelais et le théâtre", *Revue des Etudes Rabelaisiennes*, vol. IX, 1911, pp. 62-68.

13 Omer Jodogne, "Rabelais et Pathelin", *Les Lettres Romanes*, tome IX, 1955, pp. 3-14.

proposé est varié; ce qui est considéré comme supérieur, ce sont les études sacrées et trois langues sont prises en considération: l'hébreu, le grec et le latin, les langues sacrées. Les langues modernes ne sont pas mentionnées.

Le chapitre IX pourrait être considéré comme l'application concrète de la connaissance des langues, un des points majeurs de la lettre du chapitre VIII; mais il pourrait aussi être considéré comme parodique, Panurge parlant de nombreuses langues pour ne pas se faire comprendre: la langue serait alors considérée comme un moyen de non-communication!

Le chapitre IX: jeu, parodie, farce d'étudiant ou ... autre chose?

Les chapitres XLII et XLVII du *Tiers Livre* contiennent des passages en langue étrangère ou en jargon et Rabelais les utilise à des fins comiques, ou pour caractériser des protagonistes, ou pour faire allusion à des obscénités. Le chapitre IX est considéré par de nombreux critiques comme quelque chose de comique, un jeu (Michel Beaujour¹⁴), et certains vont plus loin dans ce sens, comme Jean Paris¹⁵ qui affirme que le langage rabelaisien ne fonderait des sens possibles que pour mieux les abolir. Alfred Glauser¹⁶ souligne que Panurge est un acteur et que son monde est celui du théâtre, à ce titre il est tout désigné pour la comédie des langues.

Ces remarques faites par divers critiques nous amènent à proposer deux possibilités pour l'approche du chapitre IX. Tout d'abord, on pourrait dire que les discours de Panurge sont non-signifiants, que le dialogue, les communications ne servent à rien, car Panurge est fou ou il fait une farce. Mais Panurge n'est pas fou, les discours sont signifiants, il n'est pas là uniquement pour le rire et sa présence amène une dimension nouvelle.

14 Michel Beaujour, *Le Jeu de Rabelais*, Paris, L'Herne, 1969, p. 154.

15 Jean Paris, *Rabelais au Futur*, Paris, Seuil, 1970, pp. 69 et 84.

16 Alfred Glauser, *Rabelais Créateur*, Paris, Nizet, 1956, p. 136.

Le chapitre IX peut être vu comme une farce, une parodie comme illustration de Panurge, mais il y a plus que cela, Panurge est là pour “quelque chose”.

Rabelais reprend une très longue tradition, qui remonte à Adam (*Genèse*, II,19), et qui consiste à nommer quelqu'un de façon à ce que le nom en question indique l'identité de la personne, recouvre la réalité de l'être, lui donne un certain contenu, et ainsi le nom n'est pas quelque chose qui serait vide de sens.

Dans le nom de chaque personnage est contenue une caractérisation de celui-ci. Panurge a un double aspect, d'un côté la ruse et les expédients, de l'autre le savoir et la culture.

Analyse des discours en langue étrangère et des jargons

Entre les éditions de 1532 et de 1542, plusieurs passages ont été rajoutés, quatre pour être plus précis: l'écossais, le basque, un baragouin et le danois. Les passages ne seront pas analysés selon leur ordre d'apparition dans le texte, mais selon trois genres de langage bien définis: 1. les langues vernaculaires; 2. la triade des langues sacrées; 3. les baragouins.

1. Les langues vernaculaires

Le premier discours est en allemand. Ce langage est peu connu en France à l'époque et Panurge s'adresse à Pantagruel comme un sujet à son supérieur. Il y a un rapport, sur le plan matériel uniquement, de sujet à seigneur. Cependant, Panurge, profitant de son savoir, ne se met pas en état de soumission et ce qu'il dit nous apparaît comme ambigu. Il puise une partie de son discours dans l'antiquité latine (Virgile, *Enéide*, I, v. 198-203) tel l'humaniste idéal dont Gargantua a esquissé le portrait dans sa lettre du chapitre VIII. L'allusion au

manque, à la faim, n'est faite que légèrement et se cache derrière la politesse et le formalisme de l'expression.

D'autres passages dans l'oeuvre de Rabelais nous montrent que l'allemand était une langue inconnue à l'époque. L'expression "hault allemant" se rencontre chez lui avec le sens de quelque chose d'inintelligible, d'obscur (*Gargantua*, chap. XXIII et *Pantagruel*, chap. X¹⁷).

La seconde langue vernaculaire qu'emploie Panurge est l'italien. De nombreuses personnes la connaissent déjà quelque peu ou assez bien. Le ton et le style changent complètement. En italien, langue étrangère la plus connue en France à l'époque, Panurge se compare à une cornemuse qui ne peut sonner que si elle a le ventre plein, et il ne peut conter ce qui lui est arrivé puisque son ventre n'a pas obtenu satisfaction.

Cet extrait en langue italienne est beaucoup plus familier que l'extrait en allemand et le niveau de langage moins élevé. Panurge devient aussi plus explicite. Il dit qu'il a faim, et que tant que cette faim n'est pas assouvie, il ne peut en aucun cas parler de ses mésaventures.

La troisième langue est de l'écossais. L'écossais proprement dit est censé inintelligible à l'instar de l'anglais et de l'allemand. W.-P. Ker¹⁸ a montré que ce fragment vient d'Ecosse. La tirade que fait Panurge met en parallèle la hauteur de l'esprit de Pantagruel avec la hauteur de sa taille, mais il craint que leur égalité de nature ne soit pas reconnue, car la vertu est souvent méprisée.

Ici, Panurge ne parle pas de nourriture, mais il insiste sur le fait qu'il y a égalité entre Pantagruel et lui, malgré la différence sociale qui existe entre eux. Il mentionne les qualités morales et la vertu, ce qui ne peut que contribuer à faire sourire le lecteur, étant donné l'ambivalence de Panurge, d'un côté cultivé, et de l'autre, fourbe, rusé, profitant le plus possible de chaque occasion qui se présente à lui.

17 Ed. Jourda, p. 91 et 272.

18 W.-P. Ker, "Panurge's English", *An English Miscellany presented to Dr. Furniwall in honor of his 75th birthday*, Oxford, Clarendon, 1901, pp. 157 sq.

Le quatrième discours de Panurge est en basque¹⁹. Cet extrait de Panurge en basque signifie qu'il faut trouver un remède, et que si Pantagruel fait rassasier Panurge, leur conversation se déroulera avec ordre. L'importance est mise ici, comme dans le passage en italien, sur la nourriture.

Le cinquième extrait est en hollandais, langue inconnue en France: Panurge proteste que son langage est chrétien; mais à quoi bon parler? Ses haillons disent éloquemment ce qu'il désire: manger. Panurge utilise le registre chrétien. Le langage, véhicule d'un message, est-il bien utile? parvient-il à faire comprendre ce que demande Panurge? Il existe un hiatus entre ce qui est dit et la réalité, ce qui est augmenté par le fait que le message est en hollandais.

La sixième langue utilisée par Panurge est de l'espagnol, langue à peine connue en France à cette époque, comme le confirme la réponse de Pantagruel. Dans cette langue, Panurge se déclare fatigué de parler: si les préceptes évangéliques ne suffisent pas à pousser Pantagruel à la miséricorde, qu'il attache alors de l'importance à la pitié, qui n'est rien d'autre qu'un instinct naturel. Dans ce discours, il n'est pas fait allusion à la nourriture, mais à un second registre de la pitié. Le registre et le contenu de cette langue nous montrent de nouveau une certaine "élévation", sans mention explicite d'un besoin primordial, celui de manger.

Le septième discours est en danois, langue qui n'a jamais été parlée en France. Panurge se compare aux enfants et aux bêtes qui ne parlent pas mais dont on devine les besoins: manger et boire. Comme Cerbère, son estomac sera apprivoisé par une bonne soupe. Panurge est ici on ne peut plus clair, tout en étant dans la langue la plus obscure! Il insiste beaucoup sur le besoin primordial qui ne peut être exprimé par aucune langue, mais qui devrait être compris par l'apparence extérieure, fort misérable, du locuteur. Les sept langues

19 J. Vinson, *Revue des Etudes Rabelaisiennes*, vol. III, 1905, pp. 276-279, selon cet article, l'orthographe est fantaisiste et arbitraire, mais il n'y a ni barbarismes, ni solécismes.

que nous venons de voir représentent le nord et le sud de l'Europe, en alternance régulière.

Il y a une sorte de passage régulier du nord au sud qui se termine par le nord. Nous remarquons aussi une sorte d'alternance entre le "haut" et le "bas", c'est-à-dire qu'il y a des langages où le locuteur mentionne directement le besoin de nourriture, la faim et la soif, et d'autres où il demande de la pitié à son interlocuteur. Pour conclure cette première série de langages, il est intéressant de voir Panurge, dans le dernier extrait en danois se comparer à l'enfant et à l'animal *dénué de parole*²⁰.

2. La triade des langues sacrées

Ces langues, l'hébreu, le grec et le latin, sont enseignées au Collège de France. Le premier discours en langue ancienne et sacrée est en hébreu. Comme dans les langues vernaculaires, nous pouvons voir ici une structure bien définie, et qui correspond, selon l'optique chrétienne, aux trois moments de l'Antiquité: Jérusalem, Athènes et Rome, ou l'hébreu, langue de la Bible, le grec, langue de l'Évangile et le latin, qui deviendra la langue de communication internationale des intellectuels européens.

L'extrait en hébreu s'appuie, quoique de façon lointaine, sur le passage de *Proverbes*, XIX, 17: "Donner au pauvre, c'est prêter à Dieu. Qui paie chacun à son dû".

Un autre chapitre du *Pantagruel* nous indique que Rabelais avait certaines connaissances de l'hébreu et de la culture juive (chap. XVII, éd. Jourda, pp. 308-309). De nombreux éléments hébraïques se trouvent dans les deux derniers livres (noms d'endroits et d'officiers de la Quinte-Essence, etc.). Un passage de la lettre du chapitre VIII du *Pantagruel* (éd. Jourda, p. 260): "et puis l'Hebraicque pour les

20 Ce point sera développé dans l'étude des "baragouins", un peu plus loin, mais de manière sommaire, malheureusement: une étude entière serait nécessaire pour traiter cet aspect. Une relation peut cependant déjà être faite avec l'épisode du roi Psammétic.

sainctes letres, et la Chaldaïcque et Arabicque pareillement;” nous montre que Rabelais a lu la Bible dans une édition juive traditionnelle, car seule une personne ayant lu une telle édition sait qu’à côté du texte en hébreu se trouve une traduction ou “targoum” en araméen, faite par Onquelos, et qui permet de déchiffrer certains points difficiles du texte hébraïque.

La seconde langue sacrée est le grec ancien. Panurge s’étonne de l’insensibilité de Pantagruel; les lettrés savent que les paroles sont inutiles quand les faits sont patents. Pantagruel devrait voir que Panurge a faim et le sustenter. Comme en hébreu, mais de manière plus insistante, Panurge demande de la nourriture. Le manque, de même que le besoin de nourriture, est exprimé ici.

La troisième langue sacrée est du latin. A la différence de l’écolier limousin, ce n’est pas du latin écorché, impur et non assimilé, mais du latin compréhensible pour tous les lettrés.

Panurge se plaint de ce que ses exclamations et demandes ont été vaines; il exige qu’on le laisse en paix et qu’il puisse partir, car, comme le dit le dicton: “ventre affamé n’a pas d’oreilles”. Devant un Pantagruel qui n’a pas compris, Panurge montre l’inutilité du langage, qui ne parvient pas à exprimer l’essentiel, qui est ici une demande d’aide, de nourriture et de boisson. La démonstration est faite que le langage, tel que nous le connaissons, n’est pas premier, car il ne peut en aucun cas exprimer ce qui est premier.

De tous ces langages, soit vernaculaires, soit sacrées, Pantagruel n’en a pas compris un seul! Pantagruel n’applique pas ce que son père lui a recommandé précédemment, il ne comprend ni l’hébreu, ni le grec, ni le latin. Certains assistants ont reconnu un ou deux langages. Il y a ici une certaine ambiguïté, une difficulté qu’on ne peut résoudre: des serviteurs, des valets, des gens simples sont capables de s’y retrouver dans des langues étrangères (et non dans les plus simples) tandis que Pantagruel ne comprend rien. Peut-être est-ce un prolongement de l’affirmation de Gargantua (*Pantagruel*, VIII, éd. Jourda, p. 259): “Je voy les brigans, les boureaulx, les aventuriers, les palefreniers de maintenant plus doctes que les docteurs et prescheurs de mon temps”?

3. Les baragouins et leur rôle

Il y a trois passages en “langages de fantaisie” (P. Jourda) et ils sont difficiles. Deux essais ont été faits pour tenter de “traduire” ces passages²¹.

Le premier jargon est le langage des Antipodes, le second du lanternois et le troisième de l’utopien.

Le passage en langage des Antipodes est coloré d’images orientales, Panurge réclame galettes et ragoût, sinon il sodomisera Pantagruel à l’écossaise (E. Pons). Il est intéressant de noter les terminaisons sémitiques de ce premier baragouin: *-im* et *-oth* qui sont, en hébreu, la marque des masculin et féminin pluriel. Un autre mot est de l’hébreu: “zadikim”, pluriel de “zadik”, qui signifie “homme saint et juste”. Un autre mot a, selon nous, une importance capitale dans ce texte, celui de *nim broth* qui représente le nom de *Nemrod*, qui fut le roi qui a réuni les hommes dans la vallée de Senaar, afin de construire la tour de Babel, pour défier la divinité.

Nous trouvons aussi dans ce passage des noms propres (Scot, Galeth et Chinon) ainsi qu’une expression érotique (“foulchrich al conin”).

Le passage en lanternois contient des noms propres (Gravot, Chavigny, Pomardièrre. Devinière près Nays) et des noms communs (“vins ders cordelis”, “jocstampenards”); à part cela, ce jargon est indéchiffrable. Le langage utopien est, quant à lui, totalement obscur.

Le *baragouin* est le niveau de langage le plus “bas”, c’est-à-dire celui qui est le plus près de la langue naturelle et première. Selon nous, c’est le signe d’une recherche qu’a faite Rabelais de cette fameuse langue naturelle à laquelle il est fait allusion au chapitre XIX du *Tiers Livre*. Peut-être que ces baragouins sont un exemple de ce langage premier, qui serait une tentative de retrouver l’adéquation du mot et de la chose; la langue serait l’expression de la nature profonde de l’homme, de ce qui se passe d’essentiel entre deux êtres.

21 Cf. notes (5) et (6).

Les langues nationales sont utilisées par les peuples pour communiquer, elles représentent un état de culture et de civilisation qui est à opposer à l'état naturel représenté par les baragouins. Le niveau de langage supérieur, selon Rabelais, est celui des langues sacrées, qu'il mentionne dans le chapitre VIII.

L'aspect ludique des discours en divers langages ne peut pas occulter le fait qu'un sens, une signification se dégage de ceux-ci. Dans tous les discours, Panurge fait allusion à son dénuement et à la demande de nourriture; il demande la charité, qui peut être envisagée sous trois registres:

1. perspective païenne (danois).
2. perspective chrétienne (hollandais, espagnol).
3. perspective hébraïque (hébreu).

Le discours en latin, qui amorce le retour au français, est la somme des divers registres de charité et permet de clore la série en langues étrangères. Ce chapitre contient donc une réflexion au second degré sur le statut des langues, le problème de la langue originelle et l'écart croissant que l'on note entre le signifiant et le signifié, le mot et la réalité qu'il ne recouvre pas.

Rabelais ou la troisième voie

Ce qui se passe dans le chapitre IX est-il alors une démonstration de la toute-puissance ou de l'arbitraire du langage? Les deux aspects se trouvent l'un à côté de l'autre: la recherche d'une langue universelle et originelle est immédiatement suivie d'une affirmation de Pantagruel, disant que les langages sont arbitraires et uniquement des conventions entre les hommes (*Tiers Livre*, XIX).

Faut-il nécessairement privilégier l'un ou l'autre de ces points de vue? Nous serions tenté de répondre par la négative, car il ne faut pas oublier qu'avec Rabelais, on ne peut se cantonner à une interprétation à sens unique, qui aurait le risque d'être restrictive et de nous cacher de nombreuses richesses du texte.

Rabelais a pris, entre ces deux situations ou positions, une sorte de “troisième voie”, qui est non seulement un succédané et un compromis des deux autres, mais une ouverture. Il reste malgré tout un espoir placé dans la langue, qui a un certain pouvoir; tout le chapitre IX du *Pantagruel* est une sorte de mise en pratique de l’usage des langues, une hiérarchie qui part des baragouins pour aboutir aux langues sacrées. Malgré ses imperfections, la langue a tout de même une certaine puissance. La communication est toujours à faire pour le héros rabelaisien.

Zusammenfassung

Im *Pantagruel* von Rabelais (Ausgabe 1542), Kapitel IX, finden wir dreizehn verschiedene Sprachen. Die Mannigfaltigkeit der Sprachen in diesem Kapitel geht über den spielerischen Aspekt hinaus. Die Suche nach der Originalsprache beschäftigte im XVI. Jahrhundert viele Wissenschaftler. Rabelais kommt auf diese Suche im *Tiers Livre* zu sprechen.

Wenn wir die Kapitel VI und IX des *Pantagruel* vergleichen, können wir die künstliche Sprache des “Ecolier limousin” und die authentische Sprache von Panurge unterscheiden. Nach einer kurzen Inhaltsanalyse dieser fremdsprachigen Abschnitte, lässt sich eine Einteilung auf drei Sprachebenen vornehmen:

- die Landessprachen,
- die drei biblischen Sprachen,
- die “baragouins” (die Suche nach der Ursprache).

Es stellt sich die Frage, ob die Sprache die Wirklichkeit wiedergibt oder ein willkürliches Symbolsystem ist. Rabelais scheint nicht zwischen diesen zwei Möglichkeiten zu wählen, sondern sucht einen “dritten Weg”, welcher eine Oeffnung darstellt. Trotz der Unvollkommenheit der Sprache, hat diese eine Aussagekraft.

